

P. 12 798.B

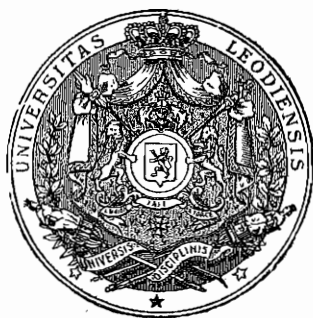
UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE
DES COURS

LE 29 SEPTEMBRE 1951

Discours de M. le Recteur F. Campus :
NÉCESSITÉ ET UTOPIE

RAPPORT SUR LA SITUATION DE L'UNIVERSITÉ
PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1950-1951



MAISON DESOER, LIÈGE

Ouverture solennelle des Cours
le 29 septembre 1951

UNIVERSITÉ DE LIÈGE



OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

LE 29 SEPTEMBRE 1951

Discours de M. le Recteur F. Campus :
NÉCESSITÉ ET UTOPIE

RAPPORT SUR LA SITUATION DE L'UNIVERSITÉ
PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1950-1951



MAISON DESOER, LIÈGE

Nécessité et Utopie

MESDAMES, MESSIEURS,

Au cours d'un entretien avec des délégués estudiantins, que j'avais réunis avant les vacances, certains m'ont fait comprendre que les étudiants n'apprécient pas les discours académiques traditionnels. Si j'y ai toujours personnellement pris de l'intérêt, je me sens cependant peu le goût ou, peut-être, l'aptitude d'en prononcer. Je demande pardon à mes éminents prédécesseurs de m'être permis cette année de déroger aux usages qu'ils illustrèrent avec tant de talent, pour m'adresser spécialement aux étudiants. J'ai pensé que l'ouverture solennelle des cours est après tout une fête pour les étudiants, pour beaucoup d'entre eux un grand jour. Ensuite, nous sommes tous préoccupés, je le pense aussi, du destin de la jeunesse. Aussi, j'espère que toutes les personnes qui font à l'Université l'honneur d'assister à cette séance, ainsi que mes collègues, voudront bien s'associer à mes intentions à l'égard des étudiants et trouveront même quelque intérêt à cette allocution que j'ai préparée pour eux.

CHERS ETUDIANTS ET ETUDIANTES,

Le langage académique n'est pas plus que tout autre dépourvu de conventions qui finissent, sans qu'on y prenne garde, par substituer des illusions aux réalités.

Couvrir la vérité d'un voile pudique n'est pas la rendre plus belle, mais peut engendrer l'erreur et l'hypocrisie et

peut-être la révolte. Je professe que l'on peut être véridique sans grossièreté et que cette attitude est entièrement préférable au bon ton fondé sur le préjugé ou l'irréflexion. Celle-ci guette insidieusement l'orateur académique et je suis devenu conscient d'avoir, dans ma première allocution aux étudiants, prononcée aussitôt après que j'avais reçu la charge rectorale des mains de mon prédécesseur, exprimé quelques pensées au sujet du caractère de vos études qui ne sont pas assez nettes et qui me paraissent exiger un commentaire plus précis. J'ai dit : « ... l'essence de l'Université est en esprit, l'esprit de la perpétuation et du développement de la connaissance, la course au flambeau. C'est ce qui fait sa grandeur, c'est ce qu'il faut cultiver et honorer avant tout. Vous êtes (les étudiants) la pépinière des cadres dirigeants de la Société ; devenez, soyez et restez dignes d'un tel sort. Efforcez-vous de n'avoir point de vos études la conception d'un enseignement purement professionnel, ne mettez pas au-dessus de tout la poursuite du diplôme et l'accumulation utilitaire de la connaissance. Vous ne pouvez tout apprendre à l'Université, mais vous devez y ouvrir votre esprit à tout ce qui est humain. Telle est l'interprétation que je vous propose de notre devise académique : *Universis disciplinis.* »

Je n'ai rien à retrancher de ce raccourci, mais j'éprouve le scrupule que l'on y trouve une prévention contre la formation professionnelle que l'on peut acquérir à l'Université. Or, je n'ai pas eu cette intention et je suis toujours choqué lorsque j'entends, dans des discussions académiques, déprécier, voire mépriser l'enseignement professionnel. Cet état d'esprit a toujours pour objet d'élever l'enseignement universitaire sur un plan extraprofessionnel, dans lequel on croit devoir situer sa nature éminente. Je n'incrimine pas les intentions qui dictent cette attitude, qui sont souvent excellentes, mais bien leur caractère de préjugé et les conséquences défavorables qui peuvent en résulter. Aussi, ai-je jugé utile de vous proposer un ensemble d'observations et de réflexions sur ce sujet, afin d'en dégager la réalité et par

la même occasion, de dissiper l'ambiguïté de mes trop brèves allusions de l'an dernier.

Au préalable, je désire prendre la précaution de mettre entièrement hors cause ce que l'on appelle officiellement l'enseignement professionnel. Cet enseignement est très utile à la Nation et très honorable pour ceux qui le reçoivent. Il mérite incontestablement l'appui des Universités et des universitaires. Malheureusement l'inflation des mots, qui est une des plaies du siècle, a obligé parfois les Universités et les universitaires à des mesures de défense, qui altèrent, d'une manière préjudiciable, les rapports entre l'enseignement supérieur proprement dit et l'enseignement professionnel. C'est ce qui explique d'ailleurs l'attitude d'opposition à laquelle je viens de faire allusion, sans que cela la justifie. Il ne convient pas au caractère de cette solennité que je m'étende sur ce sujet. Je m'en tiendrai uniquement aux questions de l'enseignement supérieur relevant des Universités proprement dites ; croyant que ce sont là des notions et des institutions au sujet desquelles personne ne peut se méprendre.

Voici tout d'abord les observations que j'ai retirées d'une enquête faite sans intention, mais dont tous les éléments se sont réunis tout naturellement. M'entretenant récemment avec un professeur de philosophie à notre Université, je m'enquerrais du nombre des récipiendaires inscrits à la première session d'examens et j'en déplorais l'insignifiance, voulant par là sincèrement regretter le manque d'intérêt témoigné par les étudiants aux études de caractère désintéressé. Mon excellent collègue me regarda avec un étonnement réel et me rétorqua : « Mais que ferions-nous d'un grand nombre de philosophes, de philologues classiques, d'historiens ? Ils ne trouveraient pas de situations. Le temps est passé où l'on faisait des études pour elles-mêmes ; tous nos étudiants se destinent à une profession. » J'abrège ; je donne le sens général d'une réponse qui fut beaucoup plus documentée et argumentée. Mais je pris ce jour-là une excellente leçon dont je suis encore reconnaissant à mon très distingué

Collègue, qui est présent ici et se reconnaît peut-être au rappel de cette conversation. Elle m'a beaucoup aidé à voir clair dans ce sujet et a contribué beaucoup à m'inspirer ce discours. Elle ne manque d'ailleurs pas de piquant, venant d'un philosophe réaliste à un ingénieur un peu naïf.

Après ce témoignage émanant de la Faculté en qui culminent les qualités d'esprit et d'abstraction de l'enseignement universitaire, la Faculté des Sciences paraîtra aux yeux de la plupart celle où ces qualités se retrouvent à un degré égal et particulièrement dans les sciences mathématiques. Or, il y a quelques années, mes Collègues mathématiciens n'ont-ils pas recommandé aux étudiants de licence d'abandonner leurs études en raison de l'insuffisance des débouchés et ne les ont-ils pas orientés vers une section de nature très professionnelle ? Le succès rapide de ces jeunes gens dans leur nouvelle carrière a été pour eux un bienfait et la consécration de la clairvoyance de leurs maîtres, dont les conseils et la ligne de conduite confirment entièrement celle de mon Collègue de Philosophie.

Pour continuer l'exposé des résultats de cette enquête involontaire, je puis rapprocher des observations précédentes les déclarations que me fit un Collègue de la Faculté de Médecine, aussi réputé pour son désintéressement que pour sa science, un jour que nous revenions ensemble vers Liège d'une séance de commission ministérielle. Il me justifiait avec une conviction et une conscience profondes et admirables, en multipliant les exemples probants, l'obligation pour sa Faculté de s'attacher à former des praticiens éprouvés. Il alléguait, à juste titre, que cette préparation professionnelle approfondie était la cause de l'excellente réputation des médecins diplômés par l'Université de Liège.

Il n'en fallait pas tant pour me convaincre, car la Faculté des Sciences appliquées, que je crois bien connaître, suit exactement la même voie et sans doute lui doit-elle d'être restée une des plus importantes du pays, ainsi que la solide réputation des ingénieurs qu'elle forme.

Je n'ai pas poussé l'enquête plus avant du côté de la

Faculté de Droit, parce que j'ai cru que c'était inutile. Je connais mes Collègues de cette Faculté, j'ai eu tant de rapports avec eux et je les ai vus à l'œuvre dans des réunions ; j'ai aussi entendu leurs étudiants. Je ne puis avoir aucun doute que les docteurs en droit formés par cette Faculté ne sont pas des amateurs, mais aussi ferrés que possible sur les codes et même sur la jurisprudence.

Ainsi l'Université se prononce elle-même. Son choix est sa sauvegarde et la condition même de la confiance et de l'estime dont elle jouit. Que viennent à périlcliter la formation et la valeur professionnelles de ses anciens étudiants, son avenir me paraîtrait bien compromis et sa louange céderait le pas à de vives critiques de l'opinion publique. Et combien justifiées, car enfin qui voudrait confier sa santé et sa guérison aux soins malhabiles d'un médecin de formation livresque ; qui voudrait confier ses intérêts moraux et matériels à un magistrat ou à un avocat dont tout le savoir consisterait en théories abstraites ; que pourrait attendre un pays industriel et industrieux d'ingénieurs incapables de réalisations et ignorants des réalités. Et cela n'a pas moins d'importance pour les professeurs des divers degrés d'enseignement formés par la Faculté de Philosophie et Lettres ou par la Faculté des Sciences, car le but de leur enseignement n'est pas un vain étalage de science, mais bien une bonne instruction de la jeunesse du pays, ce qui est affaire professionnelle.

Je veux rencontrer dès maintenant l'objection que l'on ne manquera pas de me faire que l'Université doit former non seulement des professionnels, mais aussi des savants, ceux qui perpétueront précisément l'Université et assureront à la fois la transmission et le développement de la connaissance. J'en tombe d'accord, mais j'affirme que cette minorité, ce petit groupe spécial de la grande famille universitaire, doit être préparé précisément à la maîtrise, c'est-à-dire à la perfection dans les professions que constituent l'enseignement supérieur et la recherche scientifique. De célèbres établissements étrangers d'enseignement supé-

rieur recrutent systématiquement leurs professeurs parmi les professionnels les plus distingués. L'importance et la valeur des travaux de leurs maîtres, leur caractère généralement sérieux et fondamental donnent beaucoup de poids à cette disposition que, personnellement, j'apprécie beaucoup. Dans tous les domaines, la valeur universitaire ou scientifique ne peut être appréciée au moyen d'éléments personnels et subjectifs, qui engendrent la superficialité, la facilité ou même la vanité. Les seuls critères sérieux de mesure sont extérieurs et objectifs ; ils possèdent presque toujours de ce fait un caractère professionnel. D'ailleurs, il y a deux groupes de savants, dont ceux qui sont favorisés par le génie et n'ont même pas besoin d'études pour accomplir leurs découvertes ; cependant les autodidactes sont de plus en plus rares. Actuellement, presque tous les savants, géniaux ou non, se préparent au travail scientifique par des études, qui exercent sur l'orientation de leur carrière une influence souvent considérable. Ils éprouvent eux-mêmes le besoin d'une formation approfondie et la demandent spontanément aux Maîtres les plus éprouvés, comme dans toute profession.

Si la doctrine et la pratique de l'Université sont si nettes, qu'en est-il de la ligne de conduite des étudiants, c'est-à-dire de leurs familles ou de ce qui en tient lieu ; en fin de compte, de la population. Elle est aussi nette que celle de l'Université et entièrement concordante. Il suffit d'étudier les précieuses statistiques de la Fondation Universitaire pour s'en convaincre. Qu'il y ait à peu près autant d'étudiants en pharmacie que dans toutes les licences réunies des Facultés de Philosophie et Lettres et des Sciences, voilà qui se passe de commentaires.

On déplore que ces statistiques des études supérieures ne soient pas accompagnées de statistiques des débouchés professionnels. Je ne m'attarderai pas à disserter sur ce que ces dernières pourraient avoir de précaire et même d'aléatoire, à cause de la non-concordance chronologique ; je ferai remarquer seulement combien le défaut de ces renseignements trouble peu, en somme, l'orientation des étudiants,

dont les éléments déterminants paraissent basés sur une estimation assez correcte et clairvoyante. L'affluence vers les Facultés de Droit et de Médecine ne donne pas encore lieu à des inquiétudes sérieuses. Si l'on signale des carences dans quelques branches scientifiques, cela ne porte que sur des quantités assez faibles qu'une active campagne de recrutement permettrait probablement de combler. La détermination du choix est bien prouvée par le déficit relatif persistant des candidats aux carrières d'ingénieur civil. Les améliorations très réelles des conditions du début, les appels répétés et la propagande en faveur de ces carrières ne produisent qu'une lente augmentation du nombre de candidats et, dans certaines branches du moins, les besoins en ingénieurs ne cessent de croître.

Il n'est pas certain que l'opinion familiale ne fasse preuve de sagesse dans sa prudence, car les circonstances économiques de l'après-guerre ne sont pas nécessairement stables et le chômage qui a atteint la corporation des ingénieurs, lors de la première crise profonde qui a suivi la guerre précédente, est sans doute un des motifs principaux de cette prudence. Néanmoins, il y a un tel déséquilibre dans les effectifs entre les étudiants qui se destinent aux disciplines de production et de formation et ceux de la Faculté de Droit et de la Faculté de Médecine, qui ne sont que partiellement de futurs auxiliaires de la production, que cela peut réellement inspirer des préoccupations au sujet de l'avenir d'un pays industriel.

Je ne puis résister, et je m'en excuse, à la tentation de souligner en passant le fait assez piquant que les études d'ingénieur semblent actuellement impliquer un certain idéalisme, mais je reviens aux conclusions qui sont indubitables : les étudiants recherchent à l'Université la préparation à une profession. Ces faits doivent l'emporter, selon moi, sur toute autre considération.

Il me paraît non seulement vain et futile de vouloir, par des paroles, aller à l'encontre de ces faits, mais même répréhensible. Je crois en effet que, quel que soit l'avenir, il

demandera des hommes et des femmes maîtres de leurs professions. Je ne crois pas que l'avenir d'un petit pays tel que le nôtre soit nécessairement compromis, quoi qu'il arrive, mais bien que sa situation dépendra essentiellement de la formation sérieuse et efficiente de ses élites. L'exemple des pays comparables, tels que les Etats scandinaves, les Pays-Bas et la Suisse, au niveau intellectuel desquels nous devons nous maintenir si nous ne voulons pas périlcliter, me paraît convaincant, quelques illusions que puissent nous suggérer certaines circonstances actuelles.

Les études universitaires y ont ce caractère foncier de solide préparation professionnelle et c'est, selon moi, précisément la raison de la haute situation de ces pays dans l'ordre intellectuel. On ne fait rien de grand et de durable sans effort et sans une conviction profonde ; l'amateurisme et le dilettantisme constituent un danger mortel pour les Universités et pour la situation intellectuelle d'un pays.

C'est cela que j'appelle la nécessité, plutôt que la réalité, car celle-ci est facultative tandis que la nécessité est inexorable. Les mystiques peuvent considérer la nécessité comme une apparence que nous cachent des réalités plus profondes mais non tangibles ; les artistes ont le privilège d'ignorer la nécessité dans la création de l'œuvre d'art, qui a précisément pour but de distraire l'humanité de l'obsession de l'implacable. Mais l'universitaire n'est ni mystique ni artiste, du moins ce n'est pas sa fonction. Son destin est toujours l'action, sous toutes ses formes et dans toutes les formes de son activité, même celles qui paraissent le plus voisines de la méditation. Or, l'action n'échappe jamais à la nécessité, elles sont inséparables en ce sens que l'action naît de la nécessité et n'a pas d'objet sans elle ni de fin en soi. L'Université inculque à la fois la connaissance de la nécessité et la préparation à l'action ; elle doit le faire d'une manière consciente et franche. Elle ne peut souffler à la fois le chaud et le froid, jeter le doute dans l'esprit de ceux qu'elle prépare et, en quelque sorte, les paralyser.

Je m'en voudrais cependant de vous représenter l'Uni-

versité comme une maison que hante uniquement la sévère nécessité. Ceux d'entre vous qui n'y auraient rencontré que cette hautaine figure ne seraient que des universitaires incomplets ; ils auraient négligé la meilleure part. Je souhaite, chers étudiants et étudiantes, que vous y appreniez aussi à connaître et que vous y fréquentiez l'utopie. S'adressant aux étudiants de l'Université de Paris, Anatole France leur disait : « Sans les rêves, sans les chimères, sans les illusions, la vie n'a plus de sens et n'offre plus d'intérêt. Sachons construire nos rêves, sachons leur donner une structure scientifique. A cette condition, il est utile et bon d'être rêveur.

» Mes chers Camarades, ne craignez pas de passer pour utopistes, de construire dans les nuées, de construire des républiques imaginaires, comme Platon, Tomas Morus, Campanella, Fénelon. Utopiste ! c'est l'injure coutumière que les esprits bornés jettent aux grands esprits et dont les hommes politiques poursuivent les souverains de la pensée. L'utopie est le principe de tout progrès ; sans les utopistes d'autrefois, les hommes vivraient encore misérables et nus dans les cavernes. Ce sont les utopistes qui ont tracé les lignes de la première cité. Des rêves généreux sortent les réalités bienfaisantes. »

D'avoir emprunté la magie du style à un Maître des Belles Lettres pour vous présenter l'utopie vous convaincra, j'espère, de l'estime en laquelle je la tiens, mais elle n'est pas exclusive. En interprétant simplement, sans moyens prestigieux, la pensée d'Anatole France, je constate que l'utopie donne un sens, une élévation à l'action, dont la nécessité est la cause et l'objet, mais que l'utopie n'est pas l'objet de l'action, elle en est seulement l'aiguillon. J'ai dit qu'il n'y a pas d'action réelle sans nécessité ; j'ajoute que l'utopie seule ne peut être action, mais rien que du rêve. Ou, plus correctement sans doute parce que d'une manière moins absolue, l'action se mesure davantage en ce qu'elle répond à la nécessité que par ce qu'elle contient d'utopie.

Je vous propose une définition de la sagesse, comme une

combinaison bien proportionnée de soumission à la nécessité et d'utopie. Mais, se récriera-t-on, proposer la sagesse à la jeunesse universitaire ! Pourquoi pas ? A juger de l'état du monde et des choses, les hommes d'âge mûr peuvent-ils en réclamer pour eux seuls l'apanage ? Et si elle n'est plus chez eux ni chez les vieillards, pourquoi ne trouverait-elle pas asile chez les étudiants ? Finalement, je crois très sincèrement que l'idéal de l'universitaire est d'allier le rêve à l'action et d'aspirer à la sagesse ; il peut s'y préparer dès l'Université.

Chers étudiants et étudiantes, une nouvelle année académique va s'ouvrir devant vous. Pour vous y accompagner, je vous propose une admirable pensée d'espoir que j'emprunte encore au Maître auquel j'ai pris déjà l'éloge de l'utopie. Elle résume en une phrase parfaite la modération et la certitude, l'humanisme et l'action, le rêve et la sagesse :

« Lentement, mais toujours, l'humanité réalise les rêves des sages. »